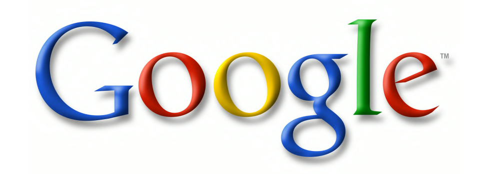
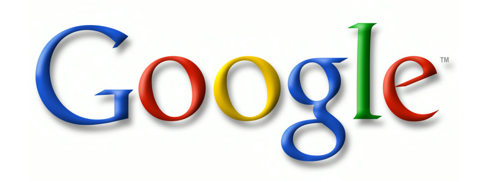






DC
235
V39
1815


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



RELATION IMPARTIALE

DU PASSAGE DE LA BEREZINA,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE,

EN 1812,

PAR F. GUILLAUME DE VAUDONCOURT,
Maréchal de camp, Chevalier des Ordres de Saint-Louis et de la Couronne de Fer.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Avec une Carte.

A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, Libraire, rue de Savoie, nº. 13.

1815.

AVIS.

Dans la carte qui se trouve à la suite de ce Mémoire, ainsi que dans le cours de cet Ouvrage, les noms propres appartenans à la géographie ont été écrits d'après l'orthographe polonaise. On a préféré cette méthode à celle qui a été suivie dans la grande carte de Russie, gravée au Dépôt de la guerre, parce que, d'après cette dernière, les noms sont trop longs, et la prononciation souvent inexacte. Par exemple, la lettre russe *ы* (iari) y est rendue par *oui*, tandis qu'elle se prononce *ûi* en appuyant plus sur l'*i*. Il est extrêmement intéressant que, dans une carte militaire, les noms soient tellement orthographiés, qu'un officier, qui ne peut les prononcer exactement, puisse les écrire de manière à ce qu'un habitant du pays les lise. C'est ce qui arrivera toujours en Lithuanie, et même en Russie, où les seigneurs, les popes et même les juifs connaissent les caractères latins qui sont en usage en Pologne.

Voici la prononciation des lettres qui s'écartent de la française:

G, comme *gu* dans guerre (par ex. Logi=Logui). — *U*, comme *ou*. — *Cz*, comme *tch* (par ex. Czereia=Tchereia). — *Szcz*, comme *chtch* (par ex. Pleszczenitzi=Plechtchenitsi). — *j*, comme j consonne, même à la fin (par ex. Nieswij=Nissvije). — *Ch*, comme *x* espagnol, ou *ch* allemand. — *Sz*, comme *ch* (par ex. Losznitza=Lochnitsa). — *Y*, comme *ûi*, en appuyant sur l'*i* (par ex. Bytcze=Bûittche).

PRÉFACE.

VOICI l'exposé des faits qui pourront peut-être donner une idée plus claire d'un événement qui a fait tant de bruit en Europe. L'auteur, accoutumé depuis vingt ans qu'il fait la guerre, à s'en retracer, pour sa propre instruction, les principaux événemens, chargé même quelquefois d'un travail semblable, n'a pu résister au désir de peindre le trait le plus frappant d'une campagne mémorable sous tant de rapports : il l'a fait sans passion et sans intérêt personnel. Quoiqu'il n'aye pas la présomption de se compter dans le nombre des historiens militaires capables d'écrire l'histoire de la trop célèbre campagne de 1812, il pense cependant que ce Mémoire impartial pourra être mis au nombre des matériaux qui serviront à l'historien assez vrai pour écrire d'une manière utile les fastes d'une guerre, où la postérité pourra puiser bien des leçons. Peut-être même son travail n'aurait-il pas vu le jour, si une brochure intitulée : *Campagne de Moskow, en* 1812, ne lui était tombée entre les mains. Cet ouvrage indigeste, où toutes les relations sont tronquées, tous les faits transposés, dans lequel enfin il est impossible de suivre une seule opération militaire la carte à la main, peut être mis dans la classe de ces compilations obscures, qui ne doivent leur succès éphémère qu'aux circonstances seules. L'époque à laquelle il fut écrit, l'absence de tous les témoins qui auraient pu réclamer, ont pu seules autoriser l'auteur à insulter

gratuitement une armée, que les ennemis qu'elle avait à combattre ont respectée, même au milieu des désastres, que le climat et l'imprévoyance de son chef avaient accumulés sur sa tête. L'auteur s'applique à atténuer les succès des armes de ses compatriotes, et s'étend avec complaisance sur leurs prétendues défaites; c'est plus que n'a fait le gazetier de Saint-Pétersbourg, qui a souvent cru ne pas pouvoir nier la vérité. L'impatience où était le public d'avoir une relation suivie d'une campagne dont les conséquences ont été aussi importantes, a fait multiplier les éditions de cette brochure; et si elle a rempli un but, ce n'est que celui d'une spéculation littéraire.

RELATION IMPARTIALE

DU PASSAGE DE LA BEREZINA,

en 1812.

LE passage de la *Berezina* par l'armée française, dans sa retraite de la Russie, est un événement trop important, non-seulement par ses conséquences politiques, mais aussi sous le rapport de la stratégie, pour qu'un militaire, qui y fut présent, ne se sentit pas le désir d'en tracer une esquisse sous ce dernier point de vue. Depuis long-temps le passage d'une riviere était considéré par tous les grands capitaines comme une opération impossible à empêcher, pour peu que le général qui voulait l'entreprendre eût de l'activité et de l'adresse. Mille exemples tirés de l'histoire ont établi cette opinion, et pourraient servir à convaincre encore mieux le lecteur : l'auteur se contentera d'en citer quelques-uns des plus célèbres.

Sans parler des passages du Granique par Alexandre, de l'Adda par le consul Flaminius, du Tage et du Rhône par Annibal, tous exécutés de vive force et en présence d'une puissante armée ennemie, nous nous reporterons à une époque plus récente. Pendant la

guerre de trente ans, Gustave Adolphe se présenta devant le Leck, pour passer cette rivière, dont le général Tilly, avec une armée de même force, défendait les bords. Le Roi choisit la position en face de Rain, où la disposition du terrein lui donnait les moyens de protéger son passage par des batteries; et toute la résistance et les talens de Tilly, à qui on ne refusera pas une place parmi les grands capitaines, ne purent réussir à défendre la rivière. Le prince Eugène, dont personne ne s'est avisé sans doute d'attaquer la gloire militaire, s'était fait, surtout en Italie, une réputation particulière par sa facilité à passer les rivières: Folard l'appelle avec raison le grand traverseur de fleuves. Cependant, non-seulement il échoua dans son entreprise sur le pont de Cassano, dont il vouloit couper le passage au duc de Vendôme; mais on le vit en Flandre ne pas pouvoir empêcher le maréchal de Villars de traverser l'Escaut, à Denain, et perdre, par ce passage et par le combat qui en fut la suite, tout le fruit d'une campagne savante et qui avoit presque mis la France aux abois. Il ne s'agit pourtant, du propre aveu de ce grand capitaine, que d'une demi-heure de temps.

Depuis cette époque, depuis même la guerre de sept ans, les exemples de passages de rivières de vive force ou par ruse se sont multipliés; et c'est surtout dans les guerres qui ont eu lieu depuis 1792, qu'on en voit beaucoup. Trois fois dans le cours de ses bril-

lantes campagnes, le général Moreau força celui du Rhin. En 1796, le général en chef Buonaparte passa le Pô et l'Adda, malgré les efforts des Autrichiens pour l'en empêcher. La même année, le général autrichien Provera surprit celui de l'Adige à Ronco ; il fut, il est vrai, battu et fait prisonnier deux jours après, mais il n'en avait pas moins effectué le passage dont il avait été chargé. En 1805, le maréchal Masséna surprit habilement celui de l'Adige, à Vérone, quoiqu'il n'eût que trente mille hommes à opposer à l'archiduc Charles qui en commandait quatre-vingt mille, et qui, malgré cette disproportion de forces, perdit quinze cents prisonniers et sept canons. En 1809, le 22 mai l'armée française passa le Danube à Ebersdorff, et maintint son passage, malgré les efforts des Autrichiens et l'accident qui avait détruit les ponts. En 1811, le Grand-Visir passa la même rivière à Rudschuk, et maintint aussi le passage, malgré tout ce que put faire le général Kutusow. En 1813, après la bataille de Lutzen, Napoléon força, non loin de Dresde, le passage de l'Elbe, que ne purent défendre les armées russe et prussienne réunies. Pendant la bataille de Léipsick, avec une armée composée en grande partie de nouvelles levées, et malgré la défection des Allemands qui désertèrent sur le champ de bataille, il repassa la Pleisse et l'Elster, sans que les alliés, avec des forces triples des siennes, pussent l'en empêcher : plus tard il repassa le Rhin, en dépit de l'inutile ten-

tative que firent les Bavarois pour l'arrêter à Hanau.

Sans pousser plus loin les recherches et les citations sur cet objet, il est aisé de conclure, de ce que l'auteur vient d'exposer, que tout général expérimenté, qui voudra passer une rivière, y réussira toujours, malgré les efforts de son adversaire; et que s'il en est empêché, ce ne sera que par des fautes qu'il aura faites lui-même. La seule règle de conduite qu'on puisse prescrire à un général chargé de défendre une rivière, et qui est sanctionnée par l'opinion du grand Frédéric, est de s'établir avec ses forces réunies à-peu-près à une journée de cette rivière, et à égale distance des points principaux où il peut présumer que l'ennemi effectuera son passage, afin de pouvoir, au premier avis qu'il en aura, attaquer avec des forces supérieures la partie qui aurait passé.

Cependant, dans la circonstance qui fait le sujet de ce Mémoire, soit que l'opinion publique ne fut pas encore assez généralement fixée sur cette partie si intéressante de la stratégie, ou plutôt, peut-être, parce que les circonstances qui se présentaient paraissaient absolument neuves, et qu'on ne pouvait trouver un exemple semblable dans l'histoire, toutes les personnes qui suivaient la marche des événemens de la guerre avaient irrévocablement décidé que le passage de la Berezina était fermé à l'armée française. En effet, bien des données apparentes semblaient confirmer cette opinion : on voyait une armée russe éta-

blie dans une forte position sur les bords d'une rivière, où l'armée française devait jeter un pont, dont la construction, nécessairement retardée ou empêchée par le général qui n'était là que dans cette intention, était cependant d'autant plus urgente, que deux autres armées russes suivaient l'armée française. La combinaison de ces différentes circonstances devait nécessairement entraîner, dans l'esprit de quiconque ne connaît pas l'étendue des ressources qu'offre la stratégie, la conséquence infaillible de la défaite totale et de la captivité de l'armée qui se trouvait dans une position aussi difficile. Telle était l'idée qu'on s'était faite, surtout en Russie, de la situation de l'armée française à la fin de novembre 1812; et cette opinion exagérée sous tous les rapports, comme on le verra plus bas, fit naître des murmures contre le général qui semblait, par sa position, n'avoir, pour ainsi dire, qu'à tirer les cordons du sac.

Ce n'est pas le premier exemple d'un jugement semblable, porté même sur des généraux du plus grand mérite, dont le malheur avoit été de se trouver mis en évidence et exposés exclusivement a l'attention du public; ensorte que ce public, assez souvent injuste, exigeait d'eux l'accomplissement de ses espérances, sans examiner la possibilité, ni même la probabilité de ses prétentions. Qui ne sait pas que la masse des humains ne juge les faits que par leur ensemble et par l'impression que leur en font les ré-

sultats, sans se donner la peine d'en examiner les détails, ni de peser les circonstances qui en ont conduit la marche et amené les conséquences? Cependant, dans toutes les opérations de la vie, et plus particulièrement dans les opérations militaires, ces circonstances, quelques petites qu'elles paraissent aux yeux du spectateur éloigné, sont souvent trop importantes pour être passées sous silence; puisque leur exposé a presque toujours l'effet de changer, ou au moins de modifier l'opinion publique. Quelquefois elles servent à arracher du front d'un conquérant, qui ne fut qu'heureux, la couronne de laurier qui couvrait des erreurs, des fautes même, réparées par l'aveugle fortune ou par des talens subalternes: bien plus souvent encore elles concourent à justifier des hommes d'un vrai mérite qu'un préjugé non moins aveugle opprime.

Représenter les hommes et les faits tels qu'ils sont, dépouillés de tout l'extérieur éblouissant qui les enveloppe en masse et des préjugés qui les dénaturent; tel est en général le devoir de l'historien, qui ne doit avoir pour guide qu'une conscience impassible. Celui de l'historien militaire l'oblige à de plus grands détails; surtout quand son but est de concourir à la perfection de la science de la guerre, à l'instruction de ses compagnons d'armes, à la sienne propre. Non-seulement aucuns des plus petits détails, qui n'ont souvent que trop d'influence sur l'ensemble,

ne doit lui échapper, mais il doit avec le plus grand soin faire suivre au lecteur la direction des mouvemens et leur conséquence momentanée à la suite de chaque manœuvre partielle; établir exactement la balance des forces sur chaque point; rapprocher les dates de jour et quelquefois même d'heures avec la plus soigneuse attention; et surtout chercher à établir clairement la topographie et souvent la statistique du théâtre des opérations. Nulle part le temps n'a autant d'influence que sur les opérations stratégiques; nulle part la topographie n'a d'influence plus directe que sur elles. Non-seulement un jour, mais même quelques heures en changent l'aspect; un coudé de rivière, un bois, une hauteur, un marais, qui échappent à la simple géographie, renversent toutes les combinaisons et alternent les résultats.

Dès l'instant où l'auteur de cet écrit resta prisonnier en Russie, il entendit autour de lui universellement reprocher à l'amiral Tchitchagow, d'avoir laissé échapper à la Berezina, l'armée française. Une opinion aussi fortement prononcée frappa l'auteur; qui la trouva en contradiction avec les données qu'il avait, et les connaissances qu'il avait pu acquérir étant à l'armée française. Cependant, avant de la combattre, il résolut, pour sa propre instruction, d'examiner de nouveau avec le plus grand soin les matériaux qu'il avait entre les mains; de les comparer dans ce qui avait rapport à l'armée russe, avec ceux qu'il pour-

vait se procurer sur les lieux; de les rectifier s'ils contenaient quelques erreurs. Le résultat de ce travail ne fit que le confirmer dans l'opinion qu'il s'était formée d'abord, et lui donner une preuve convaincante, que l'amiral Tchitchagow n'avait pu empêcher le passage de l'armée française; il s'en suivait donc que le préjugé qui s'était élevé contre lui n'avait aucun fondement. En cherchant à établir la vérité des faits, l'auteur apprit aussi à connaître les bases sur lesquelles se fondaient les reproches qu'on faisait à l'amiral; et il vit que l'opinion publique avait pu aisément être trompée par des rapprochemens présentés sous un aspect trop général, par un calcul inexact des forces des deux côtés, et par le manque du détail des circonstances de temps et de lieu. On disoit : *l'amiral Tchitchagow est avec soixante mille hommes sur la Berezina; le général Wittgenstein s'est joint à lui; le maréchal Kutusow suit l'armée française, donc elle ne peut échapper. Cependant elle a passé au point que l'amiral devait garder; donc il est coupable.* Mais rien de tout cela n'était exactement vrai. L'amiral Tchitchagow était seul *à la rive droite* de la Berezina, avec quinze mille hommes d'infanterie et neuf mille chevaux; le général Wittgenstein n'arriva *à la rive gauche* de cette rivière, que lorsque le passage était fait; l'avant-garde du maréchal Kutusow était encore vers Toloczin, et lui-même avec le gros de l'armée vers Kopys, sur les

bords du Dnieper quand le passage se fit (Voyez la carte).

Voilà ce qui a engagé l'auteur à publier une relation fidèle et impartiale d'un événement dont les causes et les circonstances avaient été dénaturées dans toutes celles du temps. Il s'y joignait encore un motif d'équité, celui de justifier un général poursuivi par une injuste prévention. La fraternité d'armes qui doit unir les militaires de toutes les nations, et la *courtoisie* qu'ils se doivent réciproquement, leur imposent l'obligation de se rendre partout et hautement la justice qui leur est due; ce n'est que sur le champ de bataille et pendant que le devoir leur met les armes à la main, qu'ils peuvent être ennemis. Tels sont les sentimens qui ont guidé l'auteur en écrivant ce Mémoire. Il ne connaissait alors l'amiral Tchitchagow que de réputation, et ce ne fut que bien plus tard qu'il entra en liaison avec cet estimable officier général, du caractère et des talens duquel il se plaira toujours à faire l'éloge qu'ils méritent.

Quoique l'histoire du passage de la Berezina ne soit que l'histoire des trois journées des 26, 27 et 28 novembre, il est cependant nécessaire de reprendre de plus haut le fil des opérations militaires et de donner un aperçu de la position des armées à une époque antérieure. Dès le moment où l'Empereur Napoléon avait quitté, avec le gros de l'armée, les environs de Smolensk, pour se porter sur Moskou,

la ligne que la totalité de l'armée combinée occupa
en Russie, devint d'une longueur qui n'eut plus de pr
portion avec sa largeur. Cette faute militaire entraî
presque d'abord des conséquences désavantageu
aux armées françaises; les communications, pour l
transports d'armées et même pour les bataillons de m
che, devinrent longues et difficiles; et afin de les assur
le moins mal possible, le choix de plusieurs poin
intermédiaires, pour servir de grands dépôts, devi
nécessaire. On en établit dans le fait deux ent
Wilna et Moscou, savoir : Minsk et Smolensk. l
premier de ces dépôts était couvert à droite par l'a
mée autrichienne et le corps saxon, qui devaient te
en échec l'amiral Tchitchagow, et par le corps de Do
browski, composé de polonais et de lithuanier
qui devait masquer et observer Bobruisk et Mozy
où était le général Hertel avec quinze mille homm
A gauche ce dépôt était couvert par le deuxièn
corps aux ordres du maréchal duc de Reggio, et p
le sixième aux ordres du maréchal comte St.-Cy
qui devaient contenir le général Wittgenstein.
second dépôt se trouvait tout-à-fait découvert
exposé à être insulté ou enlevé par les corps que
général Kutusow devait nécessairement avoir ent
lui, le général Wittgenstein d'un côté et l'ami
Tchitchagow de l'autre; c'est pourquoi le maréc
duc de Bellune, qui arrivait avec le neuvième cor
fort d'environ vingt-cinq mille hommes, et qui dev

d'abord s'arrêter à Wilna, reçut ordre de pousser jusqu'à Smolensk et d'y prendre position. Ces dispositions, qui peuvent paraître excellentes au premier coup-d'œil, tendaient à assurer à l'armée française, non-seulement des communications faciles sur ses derrières, mais même une base de retraite assez solide, pour lui permettre de venir reprendre une bonne position, sinon entre Smolensk et Witepsk, au moins derrière la Berezina. Il n'y a pas même lieu de douter que ce ne fut l'intention de l'Empereur Napoléon, puisqu'il ordonna qu'on fit à Minsk des amas de vivres considérables, et tels qu'une armée de cent mille hommes pût y vivre pendant six mois. Mais avec une intention semblable comment ne prit-il pas des moyens suffisans pour arriver à son but? Ou plutôt sachant que ces moyens lui manquaient, comment put-il concevoir un projet gigantesque? Le simple examen de la situation des choses, pouvait cependant lui faire connaître le danger qu'il allait courir.

Les corps du duc de Reggio et du maréchal St.-Cyr s'affaiblissaient journellement, tant par les pertes que leur causaient les combats qu'ils avaient sans cesse à livrer, que par les maladies occasionnées par le manque de nourriture, et par un climat rude qui devenait tous les jours plus rigide. Ne recevant aucun renfort, il était facile de calculer, pour ainsi dire, l'instant où ils ne pourraient plus résister au-

corps du général Wittgenstein, qui s'accroissait continuellement d'une milice nombreuse, toujours bonne dans tous les pays du monde, quand elle combat *pro aris et focis*. Leur retraite forcée resserrait toujours plus la base, déjà trop étroite, de l'armée française, et il était possible que leur résistance ne fut pas assez longue, pour ne pas être rejetés sur la communication directe de Smolensk à Wilna, avant d'y pouvoir rencontrer l'armée. D'un autre côté Napoléon ne pouvait ignorer l'arrivée en Wolhynie de l'armée de Moldavie, qui joignit celle de Tormassow le 17 septembre. Il lui était donc facile de prévoir ce qui arriva réellement en partie, ainsi que nous le verrons plus bas; c'est-à-dire, que ces deux armées réunies, se trouvant plus fortes que celle commandée par le prince de Schwartzenberg, un fort détachement pourrait s'en séparer, et se réunissant au corps de Hertel à Mozyr, menacer Minsk à revers, et rendre inutiles les efforts du maréchal St.-Cyr, qui était alors seul à Pollotzk. Un dernier motif se joignit encore à ceux-ci, et son influence fut trop fatale à l'armée pour qu'on puisse le passer sous silence. Le choix du commandant du dépôt de Minsk ne correspondait pas à l'objet pour lequel on lui avait donné cette place. Il eût bien mieux valu que ce poste, devenu si important, eût été confié au gouverneur de Smolensk (le général Charpentier); il n'y a pas de doute que le résultat de cette disposition

n'eût été le salut de l'armée. Dans cette situation des choses, il devait arriver ce qui arriva en effet; c'est-à-dire, que le point intéressant de Minsk fut perdu, que la Berezina fut prise à revers, et qu'une heureuse combinaison de circonstances put seule en faciliter le passage à l'armée Française.

Dès la fin d'octobre, la position des corps qui étaient en Wolhynie et sur la Dwina, avait bien changé. Le prince de Schwartzenberg, après la victoire de Gorodeczna, près Prujana, avait poussé le général Tormassow derrière le Styr, et était venu prendre position en face de Lutzk, où il s'arrêta à la nouvelle de l'approche de l'armée de Moldavie. Cette dernière joignit effectivement le général Tormassow le 15 septembre, et le prince de Schwartzenberg se trouvant en face d'une armée de plus de soixante mille hommes, à laquelle il n'en avait qu'environ quarante mille à opposer, prit le parti de se retirer sur Brjest-Litewski, où il repassa le Bug le 10 octobre. Il prit position à Wengrod, en avant de Warsovie, et l'amiral Tchitchagow, qui commandait alors les deux corps, resta à Brjest pour refaire ses troupes. Cependant l'amiral avait reçu de son souverain l'ordre de se porter, avec la moitié de son armée, par Minsk sur Borisow, où il devait réunir sous ses ordres les deux corps de Hertel et de Wittgenstein, et prendre poste derrière la Berezina. Ayant donc laissé trente mille hommes au général Saken, avec la commission de couvrir la

Wolhynie; d'observer le prince de Schwartzenberg, et l'empêcher de prendre la route de Minsk; l'amiral se mit lui-même en marche le 27 octobre, avec vingt-cinq mille hommes, dont neuf mille de cavalerie, pour se rendre par Prujana et Slonim à Minsk, où il croyait trouver le général Hertel, et se joindre à la droite du général Wittgenstein. A Slonim, l'amiral fut un peu retardé par un mouvement que fit le prince de Schwartzenberg sur Wolkowisk; mais ayant appris que le prince, après avoir battu le général Saken, s'était retiré sur le Bug, il continua sa route.

Sur la Dwina le maréchal Saint-Cyr qui, par la blessure du duc de Reggio commandait le deuxième et le sixième corps, avait été forcé d'évacuer Pollotzk, et de quitter même son commandement, à cause d'une blessure qu'il reçut dans la brillante affaire qui précéda sa retraite. Cette armée affaiblie se sépara après le départ du maréchal; le général de Wrede conduisit le sixième corps sur Dokszitzy, et le deuxième se retira par Voron et Lepel. Alors le maréchal duc de Bellune fut obligé de quitter Smolensk, et de se porter d'abord à Senno, (voyez la carte), pour tacher de couvrir Witepsk; puis à Smoliani en face du général Wittgenstein. Ce dernier après avoir occupé Lépel, et jeté un corps vers Dokszitzy, avait pris poste à Czaszniki. Là il y eut différens combats que l'auteur passera sous silence, pour se reporter vers l'amiral Tchitchagow, dont les mouvemens me-

naçaient Minsk, et par conséquent approchaient de plus près la ligne de retraite de l'armée française.

Dès qu'on avait su à Minsk le mouvement que le prince de Schwartzenberg, avait fait en arrière sur le grand duché de Warsovie, il fut aisé de prévoir que l'armée Russe de Wolhynie en profiterait, pour se porter sur cette ville; afin au moins de détruire les grands magasins de vivres qui s'y trouvaient. Ce projet ne pouvait pas manquer d'être conçu par l'amiral Tchitchagow; puisqu'il était une des bases qui devaient assurer la réussite de l'opération dont il était chargé. En effet, si l'armée française arrivait en assez bon ordre à la Berezina, pour pouvoir en forcer le passage, ou si un détachement du onzième corps (qui était annoncé en marche) réussissait à couvrir Minsk, les magasins que contenait cette ville étaient suffisans, pour que l'armée Française put se maintenir pendant l'hiver derrière la Berezina, qui lui offrait une bonne position militaire. Le gouverneur de Minsk eut dû prendre dès-lors des mesures efficaces pour conserver le poste qui lui avait été confié, et ces mesures étaient toutes dans ses mains. Il savait que le duc de Reggio se retirait par Cholopeniczi sur Bobr, pour y attendre la grande armée; il pouvait l'informer de la situation des affaires, et il n'y a pas de doute que le maréchal, considérant que la position de Bobr se trouvait couverte par le duc de Bellune, qui était encore vers Czaszniki, n'eût

pris poste à Borisow. Il pouvait également prévenir le général Loison, qui se trouvait à Wilna, et celui-ci s'avançant à Oszmiana ou Malodeczno, avec douze ou quinze mille hommes de troupes fraîches, dont il pouvait disposer, couvrait Minsk, et obligeait l'amiral Tchitchagow à s'affaiblir, en lui opposant une partie de ses forces. Enfin, il passait journellement à Minsk des bataillons de marche et un grand nombre de petits détachemens, allant joindre l'armée et qui la plupart tombaient entre les mains de l'ennemi, depuis que le duc de Bellune n'était plus à Smolensk, pour les recevoir et les réunir à son corps. Rien n'empêchait donc le gouverneur de Minsk de les retenir, et il serait encore facile de prouver que, pendant les huit jours qui s'écoulèrent entre la nouvelle certaine du mouvement de l'amiral Tchitchagow et la prise de Minsk, on aurait pu y réunir au moins quinze mille hommes de troupes. Ces troupes, celles du général Dembrowski, la division du général Loison et le corps du duc de Reggio, formaient un total de plus de quarante mille hommes à opposer à l'amiral Tchitchagow, et il n'en fallait pas tant pour couvrir Minsk et Borisow. Le gouverneur de Minsk ne peut pas prétexter, pour sa justification, qu'il n'était pas prévenu du danger qui le menaçait, puisque, non-seulement les dépêches du duc de Bassano lui avaient annoncé la retraite du prince de Schwartzenberg et le mouvement de l'armée Russe sur Slonim et

Nieswij ; mais que celles dont était porteur un officier russe, fait prisonnier avec son escorte de cosaques non loin de Minsk, ne lui laissaient pas lieu de douter du projet qu'avait formé l'Empereur Alexandre, de réunir sur la Berezina les corps de Wittgenstein et de Tchitchagow ; d'ailleurs, les demi-moyens qu'il employa, sont eux-mêmes une preuve convaincante qu'il connaissait le péril où il était.

Au lieu de prendre ces mesures, les seules qui pussent convenir, aussitôt que le gouverneur de Minsk eut appris que l'amiral avait dépassé Slonim, il se contenta de prier le général Dembrowski, qui étoit à Swislocz entre Jgumen et Bobruisk, de lui envoyer un régiment lithuanien, (c'était le 22eme.), auquel il joignit un bataillon de Würtemberg, un détachement de cavalerie et deux pièces de canon. Il plaça ce petit corps à Nowo-Swerjin, sur la route de Nieswij, sous les ordres du général polonais Kochetzki, afin, prétendait-il, de défendre le passage du Niémen. Il rendit compte de ces dispositions au major général, en lui ajoutant que ce détachement, qu'il appelait une brigade, suffirait pour retenir l'ennemi, qui n'avait que des partis de ce côté. Pendant que ceci se passait, un fort détachement de cosaques, que l'amiral avait expédié de Slonim, sous les ordres du colonel Tchernichew, ayant traversé le Niémen à Kolodeszno, un peu au-dessous de Swerjin, et ayant passé au travers des détachemens que le

vaient pas encore souffert du manque de subsistances, et il y avait deux cents mille rations de vivres dans les magasins de Borisow. On voit donc combien il aurait été aisé de parer aux malheurs qui arrivèrent depuis.

Le général Kochetki connoissait la force de l'avant-garde qui l'avait attaqué, et il savait que l'amiral Tchitchagow suivait de près son avant-garde. Il représenta en conséquence l'impossibilité où il était de tenir plus long-temps, et demanda qu'on l'autorisât à se retirer à Minsk, afin de se réunir au général Dembrowski, qu'il savait être en chemin pour s'y rendre. En effet, la position de Koidanow n'était point du tout militaire, et au moment où il écrivait il était déjà presque tourné. Mais le gouverneur de Minsk avait perdu la tête, et était incapable d'écouter et de suivre un conseil salutaire. Accumulant faute sur faute, il ordonna au général Kochetki de défendre son poste.

Celui-ci obéit pour son malheur. Le 15, le général Lambert l'attaqua de nouveau, le battit complettement, et lui prit ses deux canons et environ quinze cents prisonniers, parmi lesquels les deux bataillons lithuaniens, qui mirent bas les armes. Aussitôt que le gouverneur de Minsk eût appris cette déroute, il se hâta d'en rendre compte, par un courrier, au major-général, en assurant encore qu'il conserverait cette place, et en prenant l'engagement de la défendre

jusqu'au dernier soupir : trop heureux, disait-il, de perdre la vie au service de son souverain. Le général Dembrowski, dont la tête de la division était déjà arrivée à Igumen, vint en ce moment de sa personne à Minsk; le gouverneur lui fit part de sa dépêche, exagéra ses forces, qui, avec les débris de l'affaire de Koidanow, ne passaient pas deux mille hommes, et assura encore qu'il tiendrait ferme pendant le temps que le général Dembrowski se rendrait à Borisow pour se joindre au duc de Reggio; il promit même d'envoyer un aide-de-camp au maréchal pour le prévenir. Le général Dembrowski, soit qu'il se fiât à ces promesses, soit qu'il vît qu'il n'avait plus rien à faire à Minsk, repartit de suite pour Igumen, afin de changer le mouvement de sa division. Deux heures après son départ le gouverneur de Minsk évacua la place et se retira sur Borisow. A Iuchnowka, à Smolewiczi et à Borisow, il réunit à sa garnison différens détachemens et bataillons de cadres venant de Moscou; ce qui lui composa encore une brigade de trois mille hommes.

Cependant le général Lambert entra à Minsk le 16, et y trouva dans les hôpitaux quatre mille sept cents hommes malades de tout grade, et dans les magasins la valeur de plus de deux millions de rations de toute espèce, outre une quantité de poudre et plusieurs canons sans affuts, que les russes y avaient déjà laissés, en partant au mois de juillet. L'amiral

Tchitchagow arriva le lendemain, et y fut joint par le général Lieders, qui lui amenait trois mille hommes venant des garnisons de la Servie. Ce renfort répara les pertes faites dans les combats de Novo-Swerjin et de Koidanow; mais le général Hertel ne quitta pas Bobruisk, où il était avec douze mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. D'abord il s'était refusé aux ordres que l'amiral lui avait adressés verbalement, dans la crainte que ses lettres ne tombassent dans les mains d'un de nos partis; ensuite ayant reçu un ordre écrit, il prétexta qu'un épizootie, qui régnait dans le pays, l'empêchait de s'exposer. Ceci aura peut-être l'air d'une satyre, ce sont pourtant les propres expressions du général Hertel. Pendant le séjour de l'amiral à Minsk (le 19 novembre), il apprit que le prince de Schwartzenberg, s'étant remis en marche à sa suite, était arrivé dans les environs de Nieswij. Ce mouvement l'engagea à ordonner à l'officier qu'il avait laissé à Nowo-Swerjin, de se tenir prêt à brûler le pont, aussitôt que les autrichiens se présenteraient à la rive gauche du Niémen.

Posté à Borisow, le gouverneur de Minsk avait le temps de prévenir le maréchal duc de Reggio, qui occupait Bobr et Krupki, et dont le parc même était à Nacza, parce qu'il se croyait couvert par Minsk. On pouvait mettre en état au moins l'enceinte intérieure de cette espèce de camp retranché que formait la tête du pont; y établir des batteries; en

un mot, préparer les moyens de défense dont le duc de Reggio aurait pu faire usage, (voyez la carte). Rien de tout cela ne fut fait. Le maréchal, tranquille à Bobr, où son attention était fixée vers Cholopeniczi, sur le maréchal duc de Bellune, et vers Toloczin, sur les mouvemens de la grande armée, qui était encore entre Krasnoi et Orsza, ignorait ce qui se passait. Les retranchemens ne furent point occupés, et le gouverneur de Minsk se contenta de placer une faible garde à la tête du pont, et d'envoyer des patrouilles insignifiantes sur la grande route vers Jodin. Pendant les cinq jours qu'il fut tranquille à Borisow, il lui arriva différens détachemens et plusieurs bataillons de cadre. Enfin, le 20 au soir, un officier d'état-major du général Dembrowski arriva, annonçant que la division serait rendue la même nuit à la tête du pont, où le général comptait trouver le duc de Reggio. D'un autre côté le maréchal ayant appris, par voie indirecte, ce qui venait d'arriver à Minsk, envoya le général Pampelone pour s'en faire rendre compte. A l'arrivée de ce général on tint une espèce de conseil de guerre, qui ne servit à rien, puisque le gouverneur de Minsk, mal informé, ou voulant le paraître, ne donna que de faux éclaircissemens. Prétendant donc que l'amiral Tchitchagow s'était dirigé vers Zembin, et que le corps que la reconnaissance de midi avait vu à Jodin, n'était qu'un piquet de cosaques, il pria le général Pampelone de se porter

avec ses bataillons de cadre sur la route qui va à Weselowo par Staroi - Borisow, se chargeant de rendre compte au duc de Reggio. Au lieu de prendre poste avec le reste de ses troupes à la tête du pont, pour s'y réunir avec le général Dembrowski, il se contenta de renforcer la grande garde, en y plaçant le bataillon du quatre-vingt-quinzième régiment.

Vers minuit la division Dembrowski arriva, et ne trouvant personne pour lui indiquer les postes essentiels des retranchemens, et l'emplacement où devaient être les batteries, elle choisit, autant qu'il fut possible et que la nuit le permit, un terrein favorable pour bivouaquer réunie. Elle s'établit sur la route de Zembin, entre Borisow et Stachowa, tout-à-fait à la droite de la tête du pont, que sa gauche ne touchait même pas. Cette division n'était alors forte que de quatre mille cinq cents hommes environ. Le général Dembrowski, pressé de se rendre d'Igumen à Borisow, et obligé, après l'évacuation de Minsk, de faire un détour par le bourg de Berezino, n'avait pas pu attendre un régiment qui formait son arrière-garde, et était plus en arrière sur la route de Bobruisk. Mais la division avait vingt bouches à feu.

Cependant, le 19 novembre l'amiral Tchitchagow, jugeant son armée assez reposée, la remit en mouvement sur trois colonnes. L'avant-garde du général Lambert, renforcée par deux régimens d'infanterie et une batterie de douze, suivit la grande route de

Borisow. La division Langeron marchait derrière elle pour l'appuyer. La division de Tchaplitz prit la route de Zembin par Gorodok et Logoisk, ayant reçu l'ordre de détruire tous les ponts et les radeaux de la Berezina. La division Woinow, où était l'amiral en personne, prit la route d'Usiaja et Antonopolie, afin d'être à portée de Zembin et de Borisow. Un régiment de cosaques, sous les ordres du colonel Lukowkin, réuni à quelques détachemens d'infanterie, fut envoyé par Igumen et Berezino inf. sur Usza, à la suite de Dembrowski.

Le 21, à la pointe du jour, la tête du pont fut attaquée. Le bataillon du quatre-vingt-quinzième régiment se laissa surprendre, et fut culbuté jusques sur le pont; il s'en fallut même peu que l'avant-garde russe n'entra droit dans Borisow, où grâces au manque de dispositions du gouverneur de Minsk, les troupes n'étaient pas sous les armes. Heureusement le bataillon de Würtemberg, qui n'était pas loin, avait pris l'alarme au premier coup de fusil; il accourut en hâte, repoussa les troupes qui s'étaient avancées, et se logea de nouveau dans la flèche, qui couvrait immédiatement le pont. La division Dembrowski, qui avait été attaquée en même temps, n'avait pu appuyer le mouvement de ce bataillon, dont elle se trouvait coupée. C'était alors le moment de porter à l'appui des deux bataillons qui couvraient le pont, le reste des troupes disponibles qui se trou-

vaient à Borisow; mais le gouverneur de Minsk, qui avait déjà envoyé les bataillons de cadres vers Staroi-Borisow, ne s'occupa ni de les faire revenir, ni de réunir les détachemens qui étoient sous ses ordres, puisqu'ils se trouvaient là. Il est indubitable que le pont aurait été forcé et la division prise, si le général Dembrowski n'avait pas été un officier expérimenté et doué des qualités qui font un grand capitaine. Se voyant dans cette position difficile, il résolut de faire un grand effort par sa gauche, et de changer son front de bataille en le prolongeant par le flanc. Cette manœuvre lui réussit, et tout en soutenant les violentes attaques qu'il avait à essuyer, il parvint à achever son mouvement latéral. A onze heures du matin, sa gauche touchait déjà le bataillon de Würtemberg, et un peu après midi, il fut établi en plein devant le pont, à cheval sur la grande route de Minsk. Aussitôt il dégagea son parc et ses bagages qui furent placés en arrière de Borisow, et renvoya également une division de six bouches à feu, qui fut postée à l'entrée du bourg du côté de la rivière, afin de flanquer le pont, et protéger par là la retraite, que ce général prévoyait devoir bientôt faire. Pendant ce temps le général Lambert, ayant débordé la droite de Dembrowski, profita d'un grand coude de la Berezina, pour y établir une batterie, qui prenait la division en écharpe, et menaçait de détruire le pont. On lui opposa tout de suite une contre-batterie, et la

canonnade s'établit avec une telle force sur ce point, que la réserve, qu'un officier général présent à l'action, avait fait placer en arrière du pont, fut obligée de se mettre à couvert derrière les premières maisons du bourg. Cependant l'effet de la contre-batterie fut de sauver le pont, et, en attirant le feu sur elle, d'en rendre le passage praticable. Enfin, à cinq heures du soir, après dix heures de combat le plus acharné, les divisions Lambert et Langeron se trouvant réunies et fortes d'environ dix mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie, une dernière charge générale obligea le général Dembrowski à la retraite. Il repassa le pont, et après avoir encore défendu le moulin qui est à l'entrée de Borisow, sur le chemin de Moskou, assez long-temps pour remettre sa division en ordre, il se retira sur les hauteurs de Niemanitza, et y prit position (v. la carte). La perte du général Dembrowski monta à environ cinq cents morts, mille prisonniers et quatre canons; un de ses généraux fut blessé. Les russes perdirent deux mille hommes morts ou blessés, (de leur aveu); parmi ces derniers le général Lambert le fut grièvement.

Tout ceci se passait à l'insçu du maréchal duc de Reggio, que le gouverneur de Minsk n'avait pas fait prévenir; que le général Dembrowski, coupé du pont pendant la plus grande partie de la journée, n'avait pu avertir; et qui ne connut l'événement que par le retour du général Pampelone, qui lui apprit la

perte de Borisow et du pont. Le lendemain le duc de Reggio se mit en mouvement avec son corps d'armée, et s'avança jusqu'à Niemanitza, où il trouva la division Dembrowski et la garnison de Minsk, qui se réunirent à lui. Le 23, l'amiral Tchitchagow, n'ayant pas encore de nouvelles du général Wittgenstein, et ne voulant pas s'engager au-delà de la Beresina, avant de savoir positivement où était le gros de l'armée Française, donna ordre au général Pahlen, qui commandait la division Lambert, de se porter en avant vers Bobr. Ce général, qui depuis le 21 au soir occupait Borisow, se mit en marche sans aucune précaution, et rencontra inopinément, sur les hauteurs de Niemanitza, la garnison de Minsk qui faisait l'avant-garde du duc de Reggio, et qui était elle-même en mouvement vers Borisow. Le combat s'engagea sur le champ; la division Pahlen fut culbutée, poussée en désordre jusqu'à Borisow, et rejettée au-delà du pont, ayant perdu sept cents prisonniers et tous ses bagages. L'amiral Tchitchagow fit couper une partie du pont de son côté, et établir des batteries sur la rive escarpée qu'il occupait, et qui dominait ce pont et le bourg. Le duc de Reggio prit position à Borisow.

Voici à cette époque qu'elle était la position des deux armées. Le gros de l'armée Française se trouvait le 21 entre Orsza et Toloczin; le quartier-général à Kochanow. Le 22 la tête de colonne arriva à

Bobr, et le quartier général à Toloczin; le 23 la tête de colonne fut à Nacza, et le quartier général à Bobr; le 24 l'armée commença à s'assembler sur les hauteurs entre Niemanitza et Borisow, où Napoléon arriva le soir; l'arrière-garde était restée vers Loszmitza. Le corps du maréchal duc de Bellune, après le second combat de Smoliani, le 15 novembre, où il fit près de trois mille prisonniers au général Wittgenstein, avait dirigé sa retraite par Czereia et Cholopeniczi. Non loin de ce dernier bourg près du village de Batury, son arrière-garde, composée de la division Parthonneaux, eut un engagement avec l'avant-garde russe, sous les ordres du général Wlastow; le général Parthonneaux perdit un régiment hollandais. De Cholopeniczi, le duc de Bellune se dirigea sur Ratuliczi, où il arriva le 25. Le corps de Wittgenstein, au lieu de suivre ce dernier mouvement du duc de Bellune, marcha sur Baran. Le maréchal Kutusow, après s'être arrêté quelques jours à Lanniki, n'arriva que le 25 à Kopis, sur les bords du Dnieper, et son avant-garde, commandée par le général Miloradowitch, n'avait pas encore passé Kochanow. Ce mouvement du maréchal Kutusow semblait indiquer que son intention était de cotoyer l'armée Française sur son flanc gauche, afin de trouver un pays moins ruiné que les environs de la grande route; en effet, comme nous le verrons plus bas, il passa la Berezina à Usza, au-dessous de Borisow.

Aussitôt que l'Empereur Napoléon eût appris la perte

de Minsk et celle de Borisow, il sentit tout le danger de sa situation, et l'effet moral qu'elle devait faire sur le soldat, abattu par les fatigues d'une marche longue et difficile, et accablé de misère. Il n'est pas hors de propos de rapporter ici l'unique observation qui lui échappa, quand on lui annonça que le pont et les magasins, sur lesquels il comptait, étaient perdus. *Il est donc décidé que nous ne ferons que des sottises:* Voilà les seules paroles qu'il prononça, et qui sont au moins fort extraordinaires. Obligé cependant de prendre un parti sur le champ, et n'ayant tout au plus à perdre que les trois-journées d'avance, qu'il avait sur l'avant-garde du maréchal Kutusow, il se décida à brusquer un passage. Pour celà il jeta de suite des partis de cavalerie de Niemanitza, le long de la Berezina, surtout vers Weselowo et Ucholoda, tant pour chercher un passage propre à jeter un pont que pour connaître les forces ennemies sur la rive droite, et savoir si l'amiral était seul, ou si un autre corps russe s'était réuni à lui. Cette dernière circonstance était surtout intéressante à savoir; car, si le corps du général Wittgenstein se fut trouvé à la rive droite de la Berezina, réuni à celui de l'amiral, il en résultait que les deux points de Borisow et de Weselewo auraient été gardés en forces, et il ne restait pas grande espérance d'y forcer le passage. La disposition du terrein était même très-défavorable à une attaque de vive force, soutenue par un corps assez nombreux. A Borisow il fallait défiler sur un pont

de trois cents toises de long, sous le feu des batteries placées sur les hauteurs, qui forment un demi cercle, dont la concavité était tourné vers nous. A Weselowo, les hauteurs qui dominent le passage étaient à la vérité de notre côté; mais à l'autre bord se trouvait un marais que traversait une jetée assez étroite : cette disposition n'était pas favorable pour se déployer, ainsi qu'il l'aurait fallu, pour combattre un corps un peu considérable. Il restait à la vérité un troisième passage vers Ucholoda; mais outre que ce chemin remettait l'armée dans la même direction que celle du maréchal Kutusow, il la conduisait à Minsk, et allongeait par-là la route de Wilna, de près de trois jours de marche.

Il paraît que Napoléon balança un moment sur le chemin qu'il prendrait après avoir passé la Berezina : des traces de cette indécision se trouvent dans son vingt-neuvième bulletin. Il est même probable que son intention primitive avait été de se diriger sur Minsk, où on espérait peut-être trouver encore une partie des magasins. Il est certain que le commissaire des guerres de cette place fut interpellé de fournir l'état des subsistances qui y étaient quand elle fut évacuée. Si on avait eu la certitude, que l'auteur a pu acquérir après, que ces subsistances avaient été, par la cupidité des officiers russes chargés de les recevoir, vendues et livrées aux juifs, ce parti aurait été le meilleur. L'amiral Tchitchagow était trop faible pour pouvoir résister aux forces qui allaient être

employées contre lui, aussitôt que l'armée aurait passé la Berezina. Il pouvait être mis en déroute, sans que le général Wittgenstein, qui était au-delà de cette rivière, pût venir à son secours; et il aurait probablement été obligé de se replier sur Igumen, car l'armée autrichienne étant déjà à Nieswij, et paraissant vouloir se diriger sur Minsk, en se retirant dans cette place, il aurait couru le risque d'une perte totale. L'amiral avait, il est vrai, ordonné qu'on mît le feu aux magasins de cette ville, dès que le prince de Schwartzenberg aurait passé le Niémen; mais il n'y avait plus rien à brûler.

L'indécision dans laquelle se trouvait l'empereur Napoléon, sur le point où il passerait la Berezina, ne dura pas long-temps. On apprit bientôt, par les rapports du duc de Bellune, que le général Wittgenstein s'était dirigé de Czaszniki, par Czereia, sur Cholopeniczi, suivant toujours la marche du neuvième corps. D'après cela, il était certain que l'amiral Tchitchagow était seul à la rive droite; et on acquit la probabilité de forcer le passage sur un point. La totalité de l'armée rassemblée dans les environs de Borisow offrait encore, y compris le neuvième corps, une masse de quatre-vingt mille hommes, qui avait une assez nombreuse artillerie. Cette masse, qui ne fut tout-à-fait désorganisée qu'après le passage de la Berezina, se serait encore battue avec fureur, et pouvait au besoin menacer les deux passages à-la-fois. Alors on était assuré de forcer le passage de Weso-

lowo, si l'amiral continuait à garder celui de Borisow, et on pouvait espérer de les emporter tous les deux, s'il divisait ses forces.

Cependant l'amiral Tchitchagow, après la déroute du général Pahlen, était resté en face de Borisow avec les débris de la division Lambert, celle de Langeron et celle de Woinow. Il avait laissé la division Tchaplitz à Zembin et Stachowa, et avait envoyé le général Orurk avec des troupes légères, de la cavalerie et des cosaques vers Szabaszewiczi, afin d'observer le passage d'Usza. Le colonel Luckowkin, après avoir passé à Igumen et Berezino, atteignit prés d'Usza le régiment d'arrière-garde de Dembrowski, dont nous avons parlé plus haut; il s'engagea un combat assez vif, mais le colonel Lukowkin ne put empêcher ce régiment de passer la rivière et de rejoindre son corps. Le 25, l'amiral reçut du maréchal Kutusow l'ordre de se rapprocher de Berezino, et d'éclairer surtout les environs de Pogost, vu qu'il avait acquis la certitude que l'armée française se dirigeait de Bobr sur Berezino, afin de prendre la route d'Igumen et de Minsk : un avis du général Wittgenstein confirma cette nouvelle. Alors l'amiral, forcé de s'étendre sur sa droite, et ne voulant cependant pas trop se dégarnir en face de Borisow, se contenta de prendre avec lui la division Woinow, et de se rendre à Szabaszewiczi : ce mouvement eut lieu le 26.

Pendant la journée du 25, l'armée acheva de se rassembler sur les hauteurs de Borisow, en face de

l'amiral, et étala, pour ainsi dire, aux yeux des troupes russes, une nombreuse artillerie qui semblait menacer leur position; le mouvement qu'on voyait dans le bourg de Borisow semblait annoncer une tentative sur le pont. De nombreux détachemens se firent voir sur la rivière, en dessus et en dessous de Borisow. En plusieurs endroits on assembla des matériaux pour un pont. En un mot on trompa complettement l'ennemi, qui ne put deviner quel était le point fixé. Cependant le village de Weselowo, où passe un chemin qui, de Lepel et de Cholopeniczi, va à Zembin, parut le plus propre à y jeter des ponts. La forte gelée qui avoit repris le 24, après l'espèce de dégel qui avait eu lieu quelques jours auparavant, fut très-favorable à cette opération, en ce que tous les marais devinrent praticables même pour l'artillerie.

La nuit du 25 au 26, le duc de Reggio se mit en marche avec le deuxième corps, dont la division Dembrowski formait l'avant-garde: les autres corps de l'armée le suivirent successivement, et le neuvième reçut ordre de se rendre à Borisow. En conséquence, le duc de Bellune ayant de Ratuliczy rejoint la grande route entre Losznitza et Niemanitza, arriva le soir à Borisow. Le duc de Reggio arriva à Weselowo le 26 au point du jour; l'Empereur Napoléon s'y trouva en même-temps que lui et fit de suite passer à la nâge quelques cavaliers polonais et quelques voltigeurs, qui s'engagèrent avec des avant-postes de la division Tchaplitz. Une formidable artillerie fut placée sur la berge

élevée de la Berezina, afin de battre la plaine marécageuse qui est en face de Weselowo et empêcher l'ennemi de s'y avancer en masse. Napoléon ordonna en même-temps la construction de deux ponts, l'un pour les voitures, l'autre pour les gens de pied et les chevaux de main. Les sapeurs et les pontonniers qui en furent chargés s'en acquittèrent avec la bravoure et l'intelligence qui ont illustré ces deux armes dans tant d'occasions; ils y ajoutèrent en celle-ci le généreux dévouement de passer des heures entières dans l'eau glacée, par le froid le plus rigoureux, pour poser les chevalets: c'est à ce dévouement qu'on doit le salut de bien des victimes qui eussent péri sans ressources, si la construction des ponts eût retardé d'un jour. La canonnade et le combat entre notre petite avant-garde et les avant-postes russes durèrent presque toute la journée, avec un succès varié. Enfin, un peu avant la nuit, les ponts étant achevés, Napoléon ordonna au deuxième corps de passer. La division Tchaplitz fut attaquée dans le bois que traversent les deux routes de Zembin à Weselowo et à Borisow, et, après un combat assez vif, elle fut repoussée en arrière de Brilowa. La perte monta à environ deux cents hommes de chaque côté; dans le nombre de nos blessés fut le général Dembrowski. Aussitôt après l'empereur Napoléon passa avec sa garde, et se plaça sur une hauteur qui est sur la route de Zembin, à-peu-près à trois cents toises du pont. Le troisième et le cinquième corps suivirent et reçurent l'ordre de soutenir le duc de

Reggio, qui avait pris poste à Brilowa, pour contenir l'amiral Tchitchagow, qu'on supposait devoir venir bientôt au secours du général Tchaplitz. Ce passage dura presque toute la nuit, parce que les ponts étaient construits de matériaux pris à la hâte, la plupart dans le village, et qui se brisoient souvent.

Le 27, au matin, l'armée continua à passer, mais toujours lentement, à cause des réparations continuelles qu'il fallait faire au pont. Vers midi, le duc de Bellune ayant laissé la division Parthonnaux en arrière-garde à Borisow, d'où elle ne devait partir que le soir, arriva avec les divisions Daendels et Girard: ces deux divisions furent mises en position sur les hauteurs de Weselowo, pour couvrir le passage de l'armée qui durait toujours. Dans l'après-midi un corps de cosaques parut à Studentzy, où il fit quelques prisonniers, et poussa jusqu'à la vue du parc et des équipages qui étaient dans la plaine devant le neuvième corps. Ces cosaques faisaient partie de l'avant-garde du général Wittgenstein, qui, étant arrivé le 26 au soir à Kostritza, et ayant appris que le passage de la Berezina ne pouvait plus être empêché, avait continué son mouvement le 27, afin de joindre le duc de Bellune, qu'il savait être chargé de l'arrière-garde. Cependant le général Parthonnaux partit à six heures du soir de Borisow pour rejoindre l'armée, et il paraît, qu'arrivé à Staroi-Borisow, au lieu de prendre le chemin de Bytcze et Grostenitza, il prit celui qui conduit à Studentzy. Une pareille erreur

était déjà arrivée la veille au troisième corps et au parc du deuxième. Quoiqu'il en soit, il se trouva tout-à-coup au milieu des corps de Platow et de Wittgenstein, et fut fait prisonnier avec le général Béliard, le colonel Delaitre, son chef d'état-major, et quelques soldats : le reste de la division, sous les ordres des généraux Blamont et Le Camus, ayant pris la même direction, fut obligé de capituler et de mettre bas les armes au nombre d'environ trois mille hommes d'infanterie, deux faibles régimens de cavalerie saxonne et du duché de Berg, et trois canons. Un seul bataillon, qui était resté en dernière arrière-garde, eut le bonheur d'arriver sain et sauf à Weselowo. Dans la nuit du 27 au 28, le grand parc et les équipages commencèrent à défiler sur le pont; il ne restait plus de troupes à la rive gauche de la rivière que les deux divisions du neuvième corps. Mais il restait encore dans la petite plaine de Weselowo quelques milliers de voitures, fourgons ou caissons, et une multitude d'employés militaires et civils, de femmes, d'enfans et de blessés, qui ne devaient passer que les derniers.

Le 28, à la pointe du jour, l'amiral Tchitchagow, qui avait réuni son armée pendant la journée du 27, déboucha de Stachowa, et attaqua nos avant-postes à peu de distance de ce village. Le duc de Reggio marcha en avant pour soutenir son avant-garde, et le combat s'engagea avec acharnement sur ce point.

Le prince Poniatowski, avec le cinquième corps, et le duc d'Elchingen, avec le troisième, étaient en position derrière le duc de Reggio, à la tête du bois de Brilowa, et lui servaient de réserve. La garde était entre le bois et le marais de Weselowo, à portée de soutenir le duc de Reggio ou le duc de Bellune. Les efforts que faisait l'amiral Tchitchagow pour pousser le maréchal duc de Reggio devant lui et l'acculer à la Berezina, obligèrent le troisième et le cinquième corps à prendre part à l'action (ces deux corps ne faisaient alors qu'environ trois mille hommes); au milieu de l'affaire, le duc de Reggio ayant été blessé, le maréchal duc d'Elchingen prit le commandement des trois corps et fit si bien par son brillant courage et par ses dispositions, qu'il réussit à contenir l'amiral Tchitchagow. Une charge qu'il ordonna et que le général Doumèrc, à la tête de la division de cuirassiers exécuta avec habileté et avec le meilleur succès, décida le passage, en empêchant l'amiral d'arriver à son but. Enfin, à la nuit, l'amiral Tchitchagow, qui n'avait pas pu gagner du terrein, et qui se voyait hors d'état de faire un plus grand effort, puisque sa réserve même avait été engagée, cessa le combat, qu'il ne chercha pas à renouveller le lendemain. Le général Legrand y fut blessé, et le général Zayonschek eut une cuisse emportée; tous deux en déployant cette même valeur qui les avait distingué tant de fois. A la rive gauche de la Berezina, le maréchal duc de Bellune fut attaqué à dix heures du matin. La posi-

tion qu'il occupait n'était pas fort avantageuse; sa droite était à la vérité appuyée à la rivière, mais sa gauche était en l'air, et son front n'était pas assez étendu pour atteindre un bois qui se trouvait là, et aurait pu le couvrir. Ce défaut de position fut réparé par une brigade de cavalerie commanmandée par le général Fournier, qui fut placée à la gauche; la droite fut aussi défendue par une batterie de la garde placée de l'autre côté de la rivière. Malgré la grande disproportion du nombre, le maréchal duc de Bellune soutint le combat avec une valeur héroïque, et tint long-temps la victoire indécise. Le général Fournier fit plusieurs belles charges; mais, à la fin, la valeur dut céder au nombre, et le neuvième corps fut obligé de repasser les ponts, qu'on fit sauter, abandonnant à l'autre rive l'artillerie, les bagages, et un grand nombre de malheureux, presque tous non combattans, qui n'avaient pu passer. La plaine assez grande, qui se trouve devant Weselowo, offrait le soir un spectacle dont l'horreur est difficile à peindre. Elle étoit couverte de voitures et de fourgons, la plupart renversés les uns sur les autres et brisés; elle était jonchée de cadavres d'individus non militaires, parmi lesquels on ne voyait que trop de femmes et d'enfans, traînés à la suite de l'armée jusqu'à Moskou, ou fuyant cette ville pour suivre leurs compatriotes, et que la mort avoit frappés de différentes manières. Le sort de ces malheureux, au milieu de la mêlée des deux armées, fut d'être écrasés sous les roues des voitures ou

sous les pieds des chevaux; frappés par les boulets ou les balles des deux partis; noyés en voulant passer les ponts avec les troupes, ou dépouillés par les soldats ennemis et jetés nuds sur la neige, où le froid termina bientôt leurs souffrances. Il est impossible d'évaluer avec quelque précision la perte de cette journée, parce que la plus grande partie des morts n'appartenait pas au neuvième corps; le rapport le moins exagéré des Russes la porte à dix mille hommes.

Dans la nuit du 28 au 29, l'armée défila vers Zembin, où les premier et quatrième corps étaient arrivés dans la journée du 28; le duc de Bellune fit l'arrière-garde : le 29, l'armée s'étendit entre Zembin et Plesszeniczi, et l'empereur Napoléon eut son quartier-général à Kamen.

Tel fut ce fameux passage de la Berezina, qu'on avait annoncé d'avance comme une répétition des fourches caudines, et qui aurait peut-être pu le devenir, sans une heureuse combinaison de circonstances qui en tira l'armée française; ou plutôt, l'auteur ne craint pas de le dire, sans les fautes graves que commit le général Wittgenstein. Les ordres que ce général avait reçu de son souverain portaient en substance : qu'après avoir emporté Pollotzk et rejeté le duc de Reggio sur le corps du général Steinheil, il se rendrait à Dokszitzi, ouvrirait ses communications avec Minsk et se réunirait à l'amiral Tchitchagow (voyez la carte). Au lieu de s'en tenir à l'exécution des instructions qu'il avait reçues, et qui lui enjoi-

gnaient encore de faire fortifier Lepel et les bords de l'Ula, le général Wittgenstein s'avança jusqu'à Czaszniki au-devant du duc de Bellune, qu'il pouvait attendre et arrêter à Lepel et dans les marais qui sont entre cette ville et la Berezina. Les communications avec Minsk ne pouvaient pas être inquiétées, puisque la route de Berezino à Borisow, par Plesczeniczi, est couverte par les marais impraticables qui bordent la Berezina jusqu'à Zembin. Ainsi il n'était pas nécessaire qu'il s'occupât du corps du duc de Bellune, qui, ne pouvant ni ne voulant pas forcer le passage de Lepel, aurait été bientôt obligé de se replier sur Bobr pour rejoindre l'armée. Cependant en se réunissant avec l'amiral Tchitchagow, ainsi qu'il lui avait été ordonné, il aurait pu placer un corps de quinze à vingt mille hommes dans les défilés de Zembin, et empêcher absolument la construction des ponts qui furent jetés à Weselowo. Ainsi la première faute du général Wittgenstein fut le mouvement qu'il fit à Czasznìki. La seconde faute qu'il fit, fut de suivre le mouvement de retraite du maréchal duc de Bellune. Si, après le combat du 15 novembre à Smoliani, au lieu de s'arrêter encore cinq jours à Czaszniki et de faire ensuite le détour de Czereia et Cholopeniczi, il eut pris dès le 16 la route de Krasnoluki, et se fut dirigé directement par Seletz et Cholchowtzi sur Borisow, il y arrivait le 21, et joignait le même jour l'amiral Tchitchagow, qui faisait attaquer la tête du pont. Sa troisième faute fut encore causée par le

manque d'activité. Le 27, vers trois heures après midi, son avant-garde était déjà à Studentsy, où son armée arriva peu après. Il fallait passer outre, et attaquer de suite le corps du duc de Bellune. Le désordre était si grand, et les troupes qui pouvaient se battre étaient tellement encombrées par les équipages et par l'artillerie, qui défila en grande partie pendant la nuit, que la défense aurait été presqu'impossible, et le dommage encore bien plus grand en cet endroit. Le maréchal Kutusow, lui-même, ne commit pas une faute moins grande en suivant l'armée Française avec autant de nonchalance qu'il le fit. Si au lieu d'être à Kopys le 25 novembre, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues en arrière, il eût été à Bobr, alors il aurait pu tenter ce qu'il avait annoncé avec tant de jactance dans tous ses bulletins.

Il serait bien à désirer qu'un écrivain impartial voulut entreprendre l'histoire de cette campagne de 1812, et éclairer du flambeau de la vérité la réputation que le maréchal Kutusow, le général Wittgenstein et quelques autres, ont usurpée à la faveur d'une heureuse combinaison des événemens, et surtout de leurs relations mensongères.

Au reste, l'armée Française, comme je l'ai déjà dit, ne fut qu'en partie sauvée à la Berezina ; car le désordre devint si grand après le passage de cette rivière, que la plupart des corps qui avaient encore maintenu jusques là une apparence d'organisation, se débandèrent tout-à-fait. Près de trente mille hommes

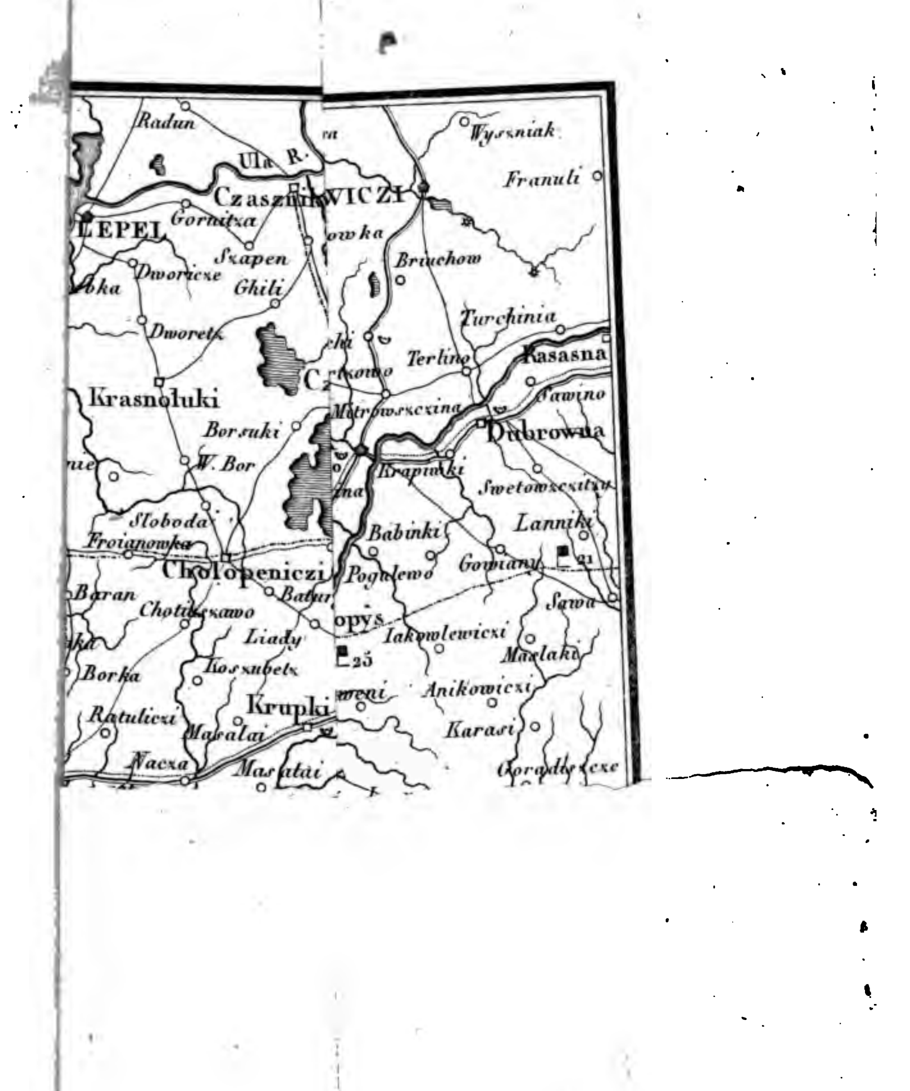
isolés, quoique marchant en masse comme des moutons, tombèrent entre les mains de l'ennemi, depuis là jusqu'à Wilna. L'ennemi n'en pouvait pas tant espérer du résultat de la bataille générale, qu'il aurait voulu livrer sur les bords de la Berezina. C'était cependant là où tendait la manœuvre qu'il avait imaginée, et le mouvement qu'on avait ordonné à l'amiral et à Wittgenstein. Mais avait-on calculé ce que peuvent près de quatre-vingt mille vieux soldats, placés entre la victoire et une mort cruelle? Croyait-on sérieusement le maréchal Kutusow en état de comprimer ce choc terrible? Le glorieux combat du duc de Bellune, qui n'avoit pas quinze mille hommes, contre le général Wittgenstein, qui en avait quarante-cinq mille, peut servir de terme de comparaison. Croyons donc que le résultat, tel que les événemens le firent naître, fut plus avantageux à l'armée Russe. Elle eut meilleur marché des vétérans, qu'elle rencontra par milliers, se traînant languissament le long de la route, affaiblis par la faim, à moitié gelés, et hors d'état de se servir de leurs armes, qu'elle ne l'aurait eu sur un champ de bataille.

Quant à l'amiral Tchitchagow, sur qui tombèrent tous les reproches, le lecteur l'aura sans doute déjà justifié lui-même à la simple lecture de ce Mémoire. Il fut le seul qui exécuta les ordres qu'il avoit reçus, et la désobéissance des généraux qui devaient l'aider, fut l'unique cause qui l'empêcha de remplir la commission dont il était chargé. On l'écarte de Zembin

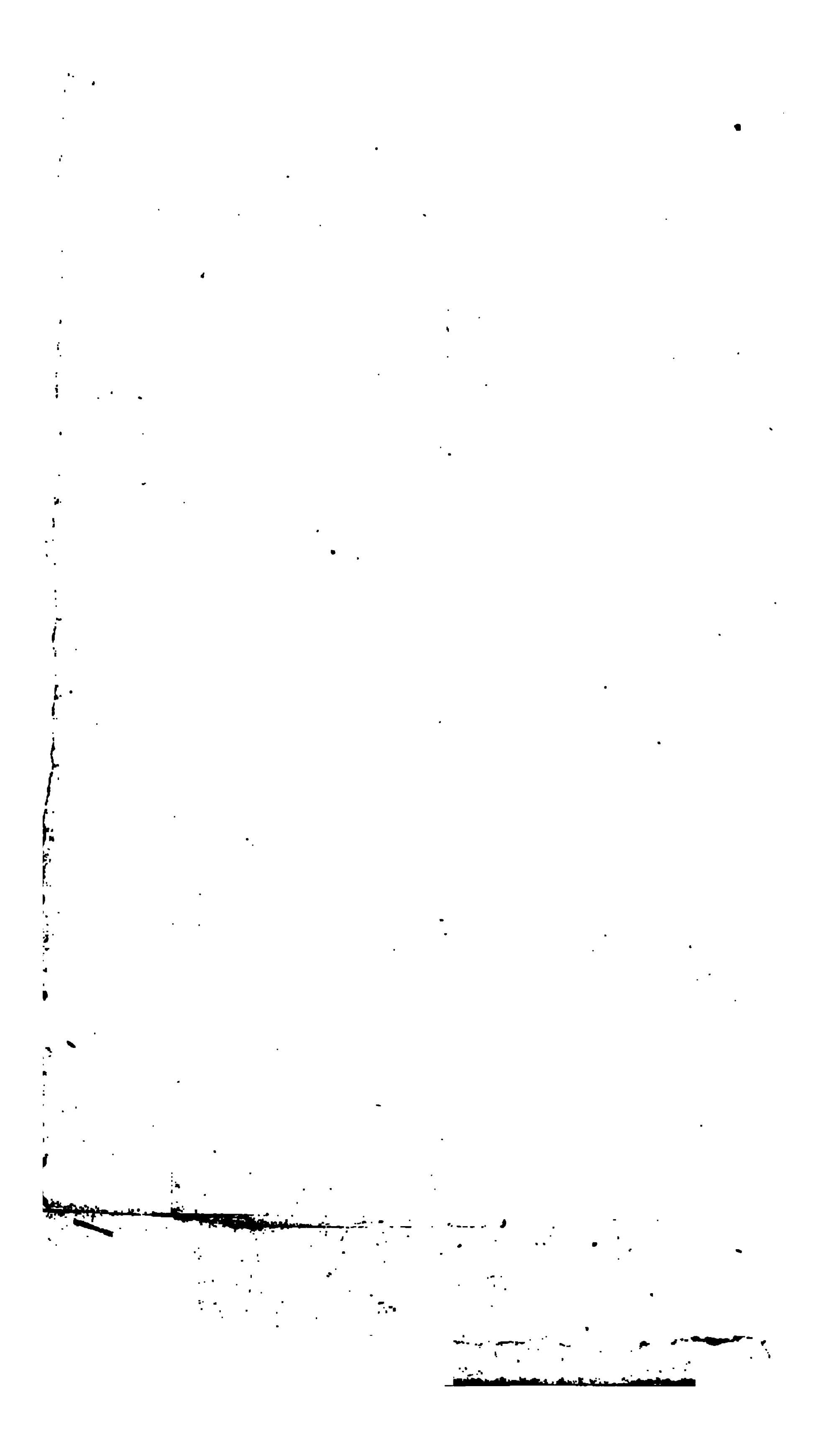
par un ordre qui lui enjoint de s'approcher de Berezino et d'Usza, et on l'accuse de ne s'y être pas trouvé lors du passage. Seul comme il était avec quinze mille hommes, il ne pouvait pas garder en forces un rivage de vingt lieues ; il ne pouvait tout au plus défendre avec succès qu'un seul point, et le plus important était la tête du pont de Borisow, qu'il ne dégarnit jamais. En effet, s'il l'avait fait, le duc de Bellune se serait emparé sur-le-champ de ce passage, et c'eût été le salut de l'armée française ; car, ce bourg étant couvert de trois côtés par la rivière et par un étang, aurait été facilement défendu contre l'armée russe ; tous les bagages et toute l'artillerie renfermés dans cette espèce de forteresse auraient passé sans difficulté sur le pont qui était large et solide ; en un mot, l'armée française ne perdait ni un canon ni un caisson, et ne tombait pas dans le désordre qui lui fut si funeste après son passage désastreux.

FIN.

IMPRIMERIE DE DOUBLET.



Radun
Ula R.
Wyssniak
Franuli
LEPEL
Gornitza
Szapen
Ghili
Dworicze
Bruchow
Dworetz
Turchinia
Terlino
Kasasna
Krasnoluki
Sawino
Dubrowna
Borsuki
W. Bor
Krapiwki
Sloboda
Lanniki
Froianowka
Babinki
Cholopeniczi
Pogulewo
Gowiany
21
Baran
Sawa
Liady
Iakowlewiczi
25
Maslaki
Koszubetz
Borka
Anikowiczi
Krupki
Karasi
Ratuliczi
Masalai
Nacza







[redacted]



